16
D1 MON
1938

PHILOSOPHIES

Montesquieu
Les « Lettres persanes »

PAR CÉLINE SPECTOR

puf

DL-06 05 1997 17289

022591794

PHILOSOPHIES

MONTESQUIEU, LES « LETTRES PERSANES » : DE L'ANTHROPOLOGIE A LA POLITIQUE

PAR CÉLINE SPECTOR

Vb
D1 Mon
1938

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

PHILOSOPHIES

Collection fondée par
Françoise Balibar, Jean-Pierre Lefebvre
Pierre Macherey et Yves Vargas

et dirigée par
Françoise Balibar, Jean-Pierre Lefebvre
Pierre-François Moreau
et Yves Vargas

ISBN 2 13 048403 4
ISSN 0766-1398

Dépôt légal — 1re édition : 1997, avril

© Presses Universitaires de France, 1997
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

Sommaire

5 *Introduction*

11 *La logique de l'apparence*

Le mensonge et l'artifice, 11
Simulation et dissimulation parisienne, 11
Simulation et dissimulation au sérail, 16
Éloge de la sincérité, 21

Civilisation des mœurs et tyrannie de l'opinion, 25
La politesse, vertu des apparences, 25
Une sociabilité pervertie ?, 31
La conversation : hédonisme et art de plaire, 35

La stratégie galante et le langage des signes, 38

45 *La logique de la distinction*

L'état de guerre, 45
L'émulation universelle, 46
Le rôle des femmes et la distribution du pouvoir, 54
La subversion des hiérarchies et le rôle de l'argent, 57

Économie de la grandeur, 60
La « grandeur industrielle », 60
La grandeur selon la nature : modestie, sincérité, vertu, 63
« Grandeur domestique » et fausse grandeur, 68

74 *La logique de la domination*

Le « trésor sacré », 74
L'analogie de la cour et du sérail, 75
Honneur, gloire, vanité, 79
Le rôle politique de l'honneur, 82

Soumission et gouvernabilité, 85
Obéissance passive et participation volontaire, 85
République, monarchie, despotisme : gouvernements modérés et gouvernements violents, 87
La théorie du meilleur gouvernement et l'hypothèse du « libéralisme », 90

La critique de l'absolutisme et la nécessité de « pouvoirs intermédiaires », 96

113 *Conclusion*

117 *Annexe*

121 *Bibliographie*

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

Introduction

Si la pensée constitutionnelle de Montesquieu a d'ores et déjà fait l'objet de multiples études, l'articulation de sa doctrine politique et de sa conception du lien social, indissociable d'une théorie des passions, a, jusqu'aujourd'hui, peu attiré l'attention des commentateurs. Si l'on s'intéresse en général à l'inscription concrète de la doctrine des formes de gouvernement grâce à la typologie « nature, principe » qui régit l'*Esprit des lois,* la relation qu'entretiennent lois, mœurs et manières au sein de cette typologie est trop souvent négligée. Que le modèle de vertu antique doive être remplacé désormais par l'acceptation des « mœurs impures » sans qu'il faille renoncer pour autant à concevoir un gouvernement conforme à la nature et à la raison, construit contre le modèle repoussoir du despotisme liberticide, tel est le point qui ancre Montesquieu, malgré les résonances « féodales » qui jalonnent son œuvre, au cœur de la modernité. Or, cette idée forte et nouvelle se fait jour dès les *Lettres persanes,* où s'entrelacent énoncés normatifs et critique historique, observation de la nature humaine et théorie de la sociabilité. La présentation que nous avons entreprise sur ce corpus restreint trouve son origine dans ce constat et tente de rendre compte de la pluridimensionnalité du texte, entre anthropologie, satire sociale, et politique, grâce à la distinction de trois « logiques » qui sont autant de niveaux d'approche caractérisés par leur rationalité immanente.

Avant de les exposer pourtant, un bref rappel s'impose. L'histoire des *Lettres persanes* est certes bien connue : deux Persans, l'un, grand seigneur d'âge mûr, l'autre, de tempérament plus jeune et plus riant, quittent leur contrée natale sous prétexte de s'enrichir des lumières de

l'Occident ; leur voyage les mène à Paris, d'où ils entretiennent une correspondance nourrie. Usbek, maître de sérail, voix dominante des *Lettres persanes,* tente de maintenir à distance un ordre perturbé par son départ en s'adressant à ses femmes et à ses eunuques, qui en retour l'informent de l'inquiétude qui ne cesse de croître durant les neuf ans que dure son absence. Parues sans nom d'auteur et pour la première fois en mai 1721 à Amsterdam, les *Lettres persanes,* comme tous les ouvrages quelque peu séditieux qu'il est préférable de faire échapper à la censure royale, sont introduites au moyen d'un procédé diaphane déployé dans la Préface : Montesquieu s'y fait passer pour le simple éditeur-traducteur de documents communiqués par des voyageurs (ici persans), auxquels sont ajoutés quelques secrets intimes prétendument dérobés à leur insu. L'anonymat permet ainsi d'ouvrir l'espace pluriel de l'œuvre. Pluriels, les narrateurs se succèdent au gré des lettres : voyageurs, femmes et eunuques d'Orient, amis lointains, dervis. Autant d'approches et de styles différents d'observation. Mœurs et coutumes, opinions et croyances, types et institutions, fonctions sociales, politiques ou religieuses sont autant d'objets de curiosité pour des voyageurs qui ne s'initient que progressivement aux usages occidentaux, en particulier parisiens.

Aussi la description s'énonce-t-elle sur le mode de l'étonnement. Processus originel de découverte, jeunesse de l'esprit philosophant : la surprise des Persans, les modalités mêmes de leur discours (lacunes de vocabulaire nécessitant l'emploi de termes orientaux, paraphrase, peinture extérieure sans interprétation des données sensibles) incitent le lecteur à nourrir lui-même une critique que la forme traditionnelle de l'essai aurait sans nul doute affadie. Montesquieu justifiera lui-même l'emploi du genre épistolaire dans son analyse des raisons du succès des *Lettres persanes* ; elles sont en effet, sans qu'on y pense, « une espèce de roman »,

une peinture des passions révélées au fil de l'intrigue, mais aussi, grâce aux digressions qui parsèment l'œuvre, un roman philosophique : « Mais, dans la forme des lettres, où les acteurs ne sont pas choisis, et où les sujets qu'on traite ne sont dépendants d'aucun dessein ou d'aucun plan déjà formé, l'auteur s'est donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique et de la morale, à un roman, et de lier le tout par une chaîne secrète, et, en quelque façon, inconnue » (*Quelques réflexions sur les « Lettres persanes »*, p. 129). C'est cette « chaîne » mystérieuse qui permet l'alliance subtile des arguments traditionnels du moraliste, démystificateur des ruses multiformes de l'amour-propre, et d'une critique provocatrice des dogmes religieux ou des institutions civiles. La fiction permet de faire accepter l'insolence, de rejeter la responsabilité des propos irrévérencieux sur des personnages supposés naïfs. De même que le regard de l'enfant s'avérerait incapable d'accéder à une compréhension qui ne peut venir que de la connaissance du code interprétatif des signes donnés à la perception, celui des Persans retient les traits saillants, invisibles en raison de leur banalité pour l'Européen que le liant de la coutume fait accéder d'emblée à une compréhension englobante (« Je suis comme un enfant, avoue Usbek, dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets », XLVIII)[1]. L'Orient et l'Occident sont traités de ce fait comme des caricatures, qui accentuent la vérité afin de saisir l'essentiel, ou plus précisément comme

1. Les références renvoyant aux *Lettres persanes (LP)* seront désormais indiquées sans autre précision par le numéro de la lettre suivi de la pagination correspondante, et nous utiliserons l'abréviation *EL* pour l'*Esprit des lois*. Toutes nos références (dont nous avons modernisé l'orthographe) renvoient à l'édition de la *Bibliothèque de la Pléiade*, Gallimard, 1949-1951, t. I pour les *LP* et les *Pensées*, t. II pour l'*EL*. L'étude des sources éventuelles et des antécédents des *Lettres persanes* n'entre pas dans le cadre de la présente étude. On pourra se référer par exemple à l'étude de Charles Dédeyan, *L'alibi persan* (Paris, SEDES, 1988), chap. 1.

des stéréotypes, qui tout en prenant appui sur des événements réels, les reconstruisent en stylisant leur singularité pour permettre une plus claire perception des phénomènes sociopolitiques qu'ils causent ou manifestent.

Cependant, l'unité de la méthode d'exposition ne saurait occulter la multiplicité des sources d'énonciation. Si Usbek semble être la voix dominante des *Lettres persanes* au point d'éclipser toutes les autres pour se faire porte-parole de l'auteur, si Rica semble parfois prendre le relais pour décrire ce qu'Usbek, moins intégré au monde nouveau qu'il parcourt, ne voit ou ne sent pas, il paraît délicat néanmoins de sonder les intentions de l'auteur derrière tel épistolier ou telle pratique scripturale. Si souvent la tentation est forte d'interpréter les lettres à la lumière d'une théorie de Montesquieu, il convient cependant de ne pas esquiver la difficulté herméneutique que pose le refus de la notion d'auteur, annoncé dès la Préface. En choisissant de lire les *Lettres persanes* à la lumière de trois « logiques », cette présentation tentera de respecter les origines du discours tout en les intégrant à une structure qui fait apparaître un projet, conscient ou non, qui oriente et résorbe la singularité au sein d'une rationalité supérieure.

La première logique est celle des relations sociales. L'omniprésence de l'artifice, sous les formes les plus obliques de l'hypocrisie, du mensonge et de la mauvaise foi, permet d'y déceler, par contraposition, la nostalgie d'un ordre confiant et d'un commerce authentique. La logique qui régit ce plan – le plus superficiel – peut être désignée comme celle de l'apparence : les rapports humains, polis et policés en Occident, antagonistes et brutaux en Orient, sont partout régis par des pratiques prudentielles – simulation et dissimulation – qui en obèrent la transparence. En dépit de l'opposition apparente entre deux structures relationnelles (l'une faisant jouer les ressorts du « doux commerce », valorisant le luxe et

le bel esprit dans la conversation, là où l'autre ignore la sociabilité entre égaux pour ne reconnaître que des rapports de sujétion), à la cour comme à la ville ou au sérail, les individus sont essentiellement caractérisés par leur désir de distinction. D'où la nécessité d'éclaircir les rouages d'une seconde logique qui fait prévaloir le renom (apparent) sur le mérite (réel). L'émulation universelle pour la puissance prend en effet la forme d'une course aux distinctions, titres, privilèges et préséances, dont l'arbitre suprême n'est autre que le souverain, roi ou despote, auquel est imparti de gouverner un sérail ou une cour. De part et d'autre, la logique de la distinction fait des émules consentant aux principes comme aux critères de la logique immanente au système qui les sélectionne et les classe. Aux critères éthiques de la reconnaissance de la valeur se substituent les critères esthétiques du goût. A Paris comme en Perse, même désir de plaire, de séduire, de flatter les passions de celui auquel incombe de décerner les honneurs. Et en définitive, même manipulation de l'arbitre, simple pantin esclave de ses propres passions et soumis à ceux qui savent le plus insidieusement en tirer parti.

Néanmoins, sur ce sol commun s'érigent deux édifices bien différents, qui engagent deux perceptions hétérogènes du corps social : l'une considère des sujets, l'autre des esclaves ; l'une les voit s'animer en vue de leur gloire, qui leur fait faire de grandes choses tout en sauvegardant une certaine liberté ; l'autre ne connaît d'autre lien social que la crainte et la haine qu'elle engendre, ne voit partout que des bourreaux et des victimes – ces positions s'avérant à tout moment réversibles. Tout semble opposer en principe génie de liberté et de servitude, sujétion consentie et subordination aveugle, pouvoir absolu, illimité, arbitraire, et pouvoir tempéré soumis aux Lois. Mais cette divergence principielle entre deux systèmes de domination

ne saurait annihiler leur connivence effective : entre la tendance dite « absolutiste » de la monarchie sous Louis XIV et la tyrannie au sérail, la proximité, à la seconde lecture, paraît patente.

En choisissant d'étudier en parallèle le fonctionnement du sérail et celui de la société parisienne, nous sommes par conséquent partis d'un double postulat : celui de l'analogie et de la corrélation nécessaire entre servitude domestique et servitude politique d'une part ; celui de l'analogie ou de la dérivation possible entre cour et sérail de l'autre. Homologie structurelle entre servitude domestique et servitude politique d'abord : « Le domaine érotique sert de lieu d'expérience imaginaire pour une théorie généralisée du pouvoir. »[1] Homothétie possible entre cour et sérail en second lieu : dans les deux cas, l'homogénéité des candidats aux distinctions fait du statut des personnes une variable qui fluctue au gré du bon plaisir du souverain. Plaire et non servir devient l'objectif vers lequel les énergies se tendent : le bien commun se perd dans les méandres des ambitions particulières, et les honneurs, distribués à l'issue d'un mécanisme corrompu qui récompense la cupidité et l'ambition servile, deviennent incompatibles avec l'honneur lui-même.

1. J. Starobinski, *Le remède dans le mal*, Paris, Gallimard, 1989, p. 118.

a cru lui avoir rendu son embonpoint, il l'avait seulement rendue bouffie» (CXXXVIII, p. 339). C'est à la lumière de cette analyse qu'il faut sans doute interpréter l'attitude de Montesquieu à l'égard de la révolution deux fois envisagée (CIV, au sujet des Anglais, et CLXI, dans le discours de Roxane) : elle est un remède violent, non un traitement « économique ».

Quelle sera, dès lors, pour le cas de la France, la thérapeutique envisagée ? La médecine prend en compte la singularité de ses patients mais dégage aussi certains syndromes génériques. Or l'ultime lettre de la partie occidentale décrit la corruption contagieuse qui gagne la France victime du « Système », d'abord sous couvert d'un tableau de l'Inde (CXLVI, p. 361), puis à titre de proposition générale : « Quel plus grand crime que celui que commet un ministre lorsqu'il corrompt les mœurs de toute une nation, dégrade les âmes les plus généreuses, ternit l'éclat des dignités, obscurcit la vertu même, et confond la plus haute naissance dans le mépris universel ? » (p. 362). Diagnostic, pronostic, la suite de cette lettre ainsi que d'autres indices (fin de la lettre CXXXVIII, p. 339) confirment notre intuition initiale : ce n'est que par le maintien d'une *noblesse* héréditaire dans la jouissance de ses droits et dans l'importance de son statut que l'on pourra éviter en France le despotisme menaçant. Une noblesse qui comprend la grandeur d'âme – la « vertu », qui n'est pas encore distinguée de l'honneur – autant que la « naissance ». La détérioration de la situation sous la Régence est à même de faire sentir la fragilité d'un équilibre tout à la fois social et institutionnel qui ne reposait que sur le bon plaisir d'un roi, lui-même manipulé par ses femmes, ses confesseurs, ses ministres, ses courtisans. Cela revient en définitive à établir la proximité paradoxale d'un État où tout est possible (le renversement instantané des grands par la fortune ou par la naissance) et d'un État où

rien ne l'est, du moins sans mandat exprès du prince. Et à esquisser, à titre d'ébauche, la voie du salut : régénérer, non le « principe » (Montesquieu ne dispose pas encore de l'appareil conceptuel qui lui permettra de penser la logique immanente des différents régimes, grâce à l'articulation entre nature et principe, et de mesurer la liberté en termes de distribution des trois pouvoirs), mais la noblesse et *son* principe (l'honneur).

BOULAINVILLIERS Henri, comte de (1658-1722) : ami de Saint-Simon et de Noailles, auteur de *L'État de la France* (1727) et de l'*Histoire de l'ancien gouvernement de France* (paru en 1727, mais dont le manuscrit circulait bien avant). Dans un genre différent, on lui doit une *Vie de Mahomet* (1630). Mais c'est surtout l'origine et la situation de la noblesse qui retiennent son attention, avec le *Mémoire pour la noblesse de France contre les ducs et les pairs* (1717), et, beaucoup plus importants, les *Essais sur la noblesse de France* (1632). Il y expose sa théorie sur l'origine de la noblesse ; et de la monarchie franque : les Francs, conquérants de la Gaule, y auraient établi leur gouvernement et seraient à l'origine de la noblesse, des Gallo-Romains vaincus descendrait le Tiers État ; et cette domination d'une race sur l'autre expliquerait les privilèges de la noblesse. Cette thèse donnera lieu à un débat avec l'abbé Dubos, pour lequel la noblesse a été créée par le roi, et verra Montesquieu choisir une position médiane (cf. *EL*, XXX, 10).

CASTIGLIONE Baldassare (1478-1529) : c'est l'homme d'une œuvre : le *Parfait courtisan* (*Il Cortegiano*, 1528) dont le succès fut énorme dans l'Europe curiale du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, et qui donna lieu à des imitations innombrables de diverses valeurs. Écrit au terme de sa carrière d'ambassadeur (notamment au service du duché d'Urbino, théâtre du *Courtisan*), l'ouvrage rapporte les conversations des seigneurs et des dames de la cour. Ils traitent entre autres des qualités du parfait courtisan, de la culture du corps et de l'âme, de l'art de la conversation et du divertissement, du luxe

et de la galanterie, des manières et de l'étiquette, de l'attitude bienséante à l'égard de la cour comme à l'égard du prince, ainsi que de questions alors classiques : quand le courtisan doit-il obéir à son prince ? Dans quelle mesure la simulation et la dissimulation sont-elles licites ?... Ainsi se trouve élaborée, au fil des débats nocturnes, la figure du courtisan parfait, modèle de politesse, dont la principale vertu est la désinvolture, la grâce *(sprezzatura)*, ce je-ne-sais-quoi qui est la marque d'une aisance naturelle et d'une distinction ennemie de l'affectation, même si le labeur et l'artifice en sont à l'origine.

FARET Nicolas (1596-1646) : auteur du premier grand traité français d'honnêteté, *L'honnête homme* (1630), dont les buts principaux sont de moraliser le courtisan et de policer le sage à l'indépendance farouche. L'honnête homme excelle en tout ce qui regarde les agréments et les bienséances de la vie, ne se pique de rien (à l'opposé de l'érudit ignorant l'art de vivre), évite de heurter personne, et se communique de bonne grâce. Il incarne ainsi un art de plaire qui, chez Faret, doit se concilier avec la droiture morale.

GRACIÀN Baltasar (1601-1658) : jésuite espagnol rebelle, moraliste désabusé, analyste subtil des ressorts psychologiques du pouvoir, son œuvre semble empreinte de cynisme : *Le Héros* (*El Héroe,* 1630), antidote catholique du *Prince* de Machiavel, *Le politique* (*El Político,* 1640), *L'Homme universel* (*El Discreto,* 1646), *L'Homme de cour* (*El Oráculo manual,* 1647), *L'homme détrompé* (*El Criticón,* 1651) décryptent le théâtre des apparences et affinent la prudence de l'homme qui se meut dans un monde baroque de simulations et de simulacres où il doit mettre en œuvre une stratégie de réussite fondée sur l'art de circonvenir en plaisant.

LAW John (1671-1729) : financier écossais, qui, après avoir étudié, au cours de ses voyages, les mécanismes financiers des grands centres bancaires européens, expose dans les *Considérations sur le numéraire et le commerce* (1705) son système financier ; celui-ci comprend une banque d'État chargée d'émettre une quantité de billets proportionnelle aux besoins des activités économiques et qui serait associée à une compagnie de commerce par actions monopolisant le commerce extérieur. Le régent l'ayant autorisé à appliquer son système en France, où il finit par devenir contrôleur général des finances (1720), Law fonde la Banque générale (1716), érigée en Banque royale (1718) qu'il réunit à la Compagnie d'Occident (1717) devenue Compagnie des Indes (1719). Le « Système », fondé sur l'exploitation des richesses du Mississippi, fit perdre toute valeur à la rente foncière en raison de la hausse vertigineuse des actions ; puis la vente des actions et la méfiance du public firent renchérir la propriété foncière, alors que les billets de banque émis en grande quantité se dépréciaient, et que Law, incapable de les échanger contre de l'or, était obligé de s'enfuir à l'étranger. La Banque ferma ses portes (1720), et la banqueroute qui s'ensuivit engendra une grande méfiance à l'égard du crédit. Montesquieu lui reproche à la fois le bouleversement social induit par les spéculations et l'interventionnisme dans un domaine où l'État n'a pas, selon lui, de rôle à jouer (la dévaluation constituant à ses yeux une escroquerie).

MÉRÉ Antoine Gombaud, chevalier de (1607-1684) : pour ses contemporains, Méré, hôte régulier des salons de Mme de Rambouillet, un temps rival de Voiture, a incarné l'« honnêteté » ; issu de la petite noblesse provinciale, sans fortune, n'ayant rien d'autre à faire

valoir que l'agrément de sa présence et le charme de son esprit, il exerce une réelle influence dans les salons parisiens. Il fascinera Pascal qui le rencontre en 1653-1654 dans le cercle des Roannez, et fait avec lui l'apprentissage de la mondanité. Méré suggérera à Pascal la solution des premiers calculs de probabilité, ébauchera sans doute la définition de l'esprit de finesse, mais surtout jouera un rôle crucial dans la genèse du dessein apologétique de Pascal : Méré comme Mitton sont des « esprits forts », de ces libres penseurs qu'il s'agit pour lui de convaincre. Les divers traités de Méré comme sa *Correspondance* sont le fidèle miroir d'une époque.

Noailles Louis Antoine de (1651-1729) : archevêque de Paris en 1695, cardinal en 1700, Noailles, après avoir été mêlé à la querelle quiétiste et avoir participé, aux côtés de Bossuet, à l'examen et à la condamnation des écrits de Fénelon et de Mme Guyon, joua un rôle décisif dans la querelle janséniste. Malgré son esprit de conciliation, il contribua à la suppression du monastère. Sa situation devint difficile quand la bulle *Unigenitus* (1713) condamna les *Réflexions morales* qu'il avait approuvées. Il prit alors la tête du petit groupe d'évêques opposants qui faisait dépendre l'acceptation de la Bulle d'une explication de Rome, refusée par le pape Clément XI. Éloigné de la cour puis remis en faveur au moment de la régence, il finit, à la fin de sa vie, par se soumettre à Rome.

Éléments de bibliographie

Sur les *Lettres persanes*

G. Benrekassa, *Montesquieu. La liberté et l'histoire,* Le Livre de Poche, 1987.

— *Le concentrique et l'excentrique : marges des Lumières,* Payot, 1980.

J. Erhard, *La signification politique des « Lettres persanes »,* Archives des Lettres modernes, n° 116, p. 33-50.

J. Goldzink, *La politique dans les « Lettres persanes »,* ENS Fontenay - Saint-Cloud, mars 1988.

—, *Charles-Louis de Montesquieu, Lettres persanes,* PUF, « Études littéraires », 1989.

J.-M. Goulemot, *Questions sur la signification politique des « Lettres persanes »,* Approches des Lumières, 1974, p. 213-225.

C. Morilhat, *Montesquieu, politique et richesses,* PUF, « Philosophies », 1996.

J. Starobinski, « Exil, satire, tyrannie », in *Le remède dans le mal,* Gallimard, 1989, p. 91-121.

Autres ouvrages consultés

Bossuet, *Politique tirée de l'Écriture sainte,* Paris, Pierre Cot, 1709.

La Bruyère, *Les Caractères,* Garnier, 1962.

Castiglione, *Le livre du courtisan,* Flammarion, 1991.

Fénelon, *Les aventures de Télémaque,* Dunod, 1994.

Gracián, *L'Homme de cour* (1647), Éd. Champ libre, 1972.

Hobbes, *Léviathan,* trad. F. Tricaud, Sirey, 1971.

Locke, *Second Traité du gouvernement civil,* trad. B. Gilson, Vrin, 1867.

Machiavel, *Œuvres complètes,* Bibliothèque de la Pléiade, 1964.

Mandeville, *La Fable des Abeilles,* deux parties (1714, 1729), trad. L. et P. Carrive, Vrin, 1990-1991.

Méré, *Œuvres complètes,* 3 vol., éds Charles Boudhors et Ferdinand Roche, Belles Lettres, 1930.

Pour une analyse plus précise des concepts utilisés, ainsi que pour une bibliographie complémentaire sur la question, nous recommandons la lecture du *Dictionnaire raisonné de la politesse et du savoir-vivre,* dir. A. Montendon, Seuil, 1995.

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

Imprimé en France
Imprimerie des Presses Universitaires de France
73, avenue Ronsard, 41100 Vendôme
Avril 1997 — N° 43 661

PHILOSOPHIES

1. Galilée, Newton lus par Einstein. Espace et relativité (3e édition), *par Françoise Balibar*
2. Piaget et l'enfant (2e édition), *par Liliane Maury*
3. Durkheim et le suicide (4e édition), *par Christian Baudelot et Roger Establet*
4. Hegel et la société (2e édition), *par Jean-Pierre Lefebvre et Pierre Macherey*
5. Condorcet, lecteur des Lumières (2e édition), *par Michèle Crampe-Casnabet*
6. Socrate (2e édition), *par Francis Wolff*
7. Victor Hugo philosophe, *par Jean Maurel*
8. Spinoza et la politique (2e édition), *par Etienne Balibar*
9. Rousseau. Économie politique (1755), *par Yves Vargas*
10. Carnot et la machine à vapeur, *par Jean-Pierre Maury*
11. Saussure. Une science de la langue (2e édition), *par Françoise Gadet*
12. Lacan. Le sujet (2e édition), *par Bertrand Ogilvie*
13. Karl Marx. Les Thèses sur Feuerbach, *par Georges Labica*
14. Freinet et la pédagogie, *par Liliane Maury*
15. Le « Zarathoustra » de Nietzsche (2e édition), *par Pierre Héber-Suffrin*
16. Kant révolutionnaire. Droit et politique (2e édition), *par André Tosel*
17. Frankenstein : mythe et philosophie, *par Jean-Jacques Lecercle*
18. Saint Paul, *par Stanislas Breton*
19. Hegel et l'art, *par Gérard Bras*
20. Critiques des droits de l'homme, *par Bertrand Binoche*
21. Machiavélisme et raison d'État, *par Michel Senellart*
22. Comte. La philosophie et les sciences, *par Pierre Macherey*
23. Hobbes. Philosophie, science, religion, *par Pierre-François Moreau*
24. Adam Smith. Philosophie et économie, *par Jean Mathiot*
25. Claude Bernard. La révolution physiologique, *par Alain Prochiantz*
26. Heidegger et la question du temps, *par Françoise Dastur*
27. Max Weber et l'histoire, *par Catherine Colliot-Thélène*
28. John Stuart Mill. Induction et utilité, *par Gilbert Boss*
29. Aristote. Le langage, *par Anne Cauquelin*
30. Robespierre. Une politique de la philosophie, *par Georges Labica*
31. Marx, Engels et l'éducation, *par Lê Thành Khôi*
32. La religion naturelle, *par Jacqueline Lagrée*
33. Aristote et la politique, *par Francis Wolff*
34. Sur le sport, *par Yves Vargas*
35. Einstein 1905. De l'éther aux quanta, *par Françoise Balibar*
36. Wittgenstein : philosophie, logique, thérapeutique, *par Grahame Lock*
37. Éducation et liberté. Kant et Fichte, *par Luc Vincenti*
38. Le fétichisme. Histoire d'un concept, *par Alfonso Iacono*
39. Herbert Marcuse. Philosophie de l'émancipation, *par Gérard Raulet*
40. Un droit de mentir ? Constant ou Kant, *par François Boituzat*
41. Les émotions de Darwin à Freud, *par L. Maury*

42. Le travail. Économie et physique, 1780-1830, *par François Vatin*
43. Bachelard et la culture scientifique, *par Didier Gil*
44. Leibniz et l'infini, *par Frank Burbage et Nathalie Chouchan*
45. C. S. Peirce et le pragmatisme, *par Claudine Tiercelin*
46. La déconstruction. Une critique, *par Pierre V. Zima*
47. Jeremy Bentham. Le pouvoir des fictions, *par Christian Laval*
48. Pierre Bayle et la religion, *par Hubert Bost*
49. Marcel Mauss. Le fait social total, *par Bruno Karsenti*
50. Mallarmé. Poésie et philosophie, *par Pierre Campion*
51. Maurice Halbwachs. Consommation et société, *par Christian Baudelot et Roger Establet*
52. Descartes et les « Principia » II. Corps et mouvement, *par Frédéric de Buzon et Vincent Carraud*
53. La causalité de Galilée à Kant, *par Elhanan Yakira*
54. Deleuze. Une philosophie de l'événement, *par François Zourabichvili*
55. Jean Cavaillès. Philosophie mathématique, *par Hourya Sinaceur*
56. Pascal. Figures de l'imagination, *par Gérard Bras et Jean-Pierre Cléro*
57. Pascal. Contingence et probabilités, *par Catherine Chevalley*
58. Vico et l'histoire, *par Paolo Cristofolini*
59. Diderot et le drame. Théâtre et politique, *par Alain Ménil*
60. Husserl. Des mathématiques à l'histoire, *par Françoise Dastur*
61. Dieu et les créatures selon Thomas d'Aquin, *par Laurence Renault*
62. Les « Principia » de Newton, *par Michel Blay*
63. Berkeley. L'idée de nature, *par Roselyne Dégremont*
64. Marx et l'idée de critique, *par Emmanuel Renault*
65. La différence des sexes, *par Geneviève Fraisse*
66. Fénelon et l'amour de Dieu, *par Denise Leduc-Fayette*
67. Montesquieu. Politique et richesses, *par Claude Morilhat*
68. Érasme. Humanisme et langage, *par Paul Jacopin et Jacqueline Lagrée*
69. Spinoza. Chemins dans l' « Éthique », *par Paolo Cristofolini*
70. Bertrand Russell. L'atomisme logique, *par Ali Benmakhlouf*
71. La finalité dans la nature. De Descartes à Kant, *par Colas Duflo*
72. Montaigne philosophe, *par Ian Maclean*
73. Kant. Histoire et citoyenneté, *par Gérard Raulet*
74. Hannah Arendt. Politique et événement, *par Anne Amiel*
75. Les stoïciens et l'âme, *par Jean-Baptiste Gourinat*
76. Descartes. La Géométrie de 1637, *par Clément Jullien*
77. La Tolérance. Société démocratique, opinions, vices et vertus, *par Patrick Thierry*
78. Machiavel. Le pouvoir du prince, *par Georges Faraklas*
79. Aristote. La justice et la Cité, *par Richard Bodéüs*
80. Guillaume d'Ockham. Logique et philosophie, *par Joël Biard*